



**HAL**  
open science

**“ De Paris à Istanbul : représentations d’un ailleurs sensoriel sur les rives du Bosphore, au temps de la Question d’Orient ”**

Nicolas Pitsos

► **To cite this version:**

Nicolas Pitsos. “ De Paris à Istanbul : représentations d’un ailleurs sensoriel sur les rives du Bosphore, au temps de la Question d’Orient ”. Robert Beck, Ulrike Krampfl, Emmanuelle Retaillaud-Bajac. Les Cinq sens de la ville, du Moyen Age à nos jours, Presses Universitaires François-Rabelais, p.257-275, 2013, 78-2-86906-289-4. hal-03996295

**HAL Id: hal-03996295**

**<https://hal.science/hal-03996295>**

Submitted on 19 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

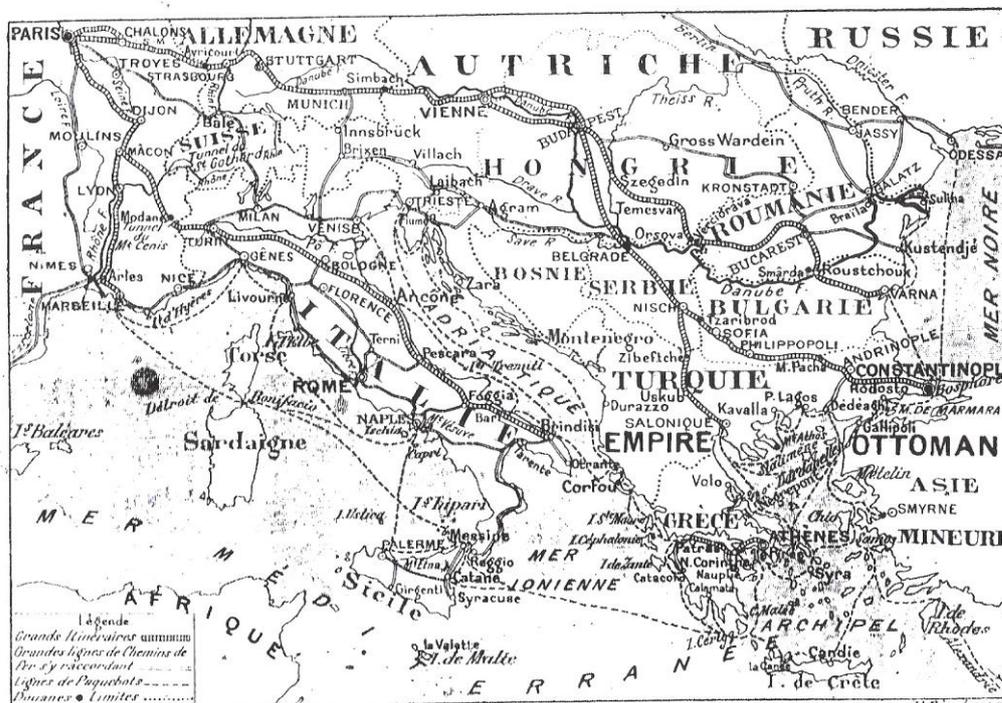
L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Titre : « De Paris à Istanbul : représentations d'un ailleurs sensoriel sur les rives du Bosphore, au temps de la Question d'Orient »

En 1884, Edmond About avoue être, à la fois ébloui et étourdi, après avoir quitté les bords de l'Oise « il y a exactement treize jours »<sup>1</sup> pour aller prendre le train rapide de l'Orient à la gare de Strasbourg. Et dans ces treize jours, « c'est-à-dire en moins de temps qu'il n'en fallait à Mme de Sévigné pour aller de Paris à Grignan, je suis allé à Constantinople, je m'y suis promené, instruit et revenu à Paris sans fatigue »<sup>2</sup>. Quelques années plus tard, Pierre Loti, constate qu'à bord du paquebot qui le ramène, le matin du lundi 12 mai 1890, vers la capitale ottomane, « tous les passagers sont sur le pont, l'œil aux aguets, pour ne pas manquer l'entrée du Bosphore »<sup>3</sup>.

Tout au long du XIXe siècle et alors que la Question d'Orient monopolise l'intérêt des coulisses diplomatiques, la ville d'Istanbul ne cesse de séduire l'imagination des voyageurs et de représenter une des expressions les plus éloquents de la fascination orientale<sup>4</sup>. Depuis l'établissement des paquebots à vapeur du Levant, et la mise en place de l'Orient Express, le voyage entre Paris et Istanbul s'effectue à travers deux trajets distincts par mer ou par terre (voir carte 1).

Carte 1 : Itinéraires entre Paris et Istanbul au début du XXe siècle



CARTE DES DIVERS ITINÉRAIRES ENTRE PARIS ET CONSTANTINOPLE.

<sup>1</sup> Edmond About, *De Pontoise à Stamboul*, Paris, Hachette, 1884, p.1

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> Sophie Bach (ed.), *Constantinople, fin de siècle*, Bruxelles, éditions Complexe, 1991, p.49

<sup>4</sup> Sur le sujet de la fascination orientale, voir Sarga Moussa, *La relation orientale : enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient, 1811-1861*, Paris, Klincksieck, 1995, et Sophie Basch, *Les sublimes portes : d'Alexandrie à Venise, parcours dans l'Orient romanesque*, Paris, H. Champion, 2004

**Source :** Chmielenski Constant (dit Constant de Tours), *Le Train d'Orient et les voyages par terre et par mer de Paris à Constantinople*, Paris, 1903

L'objectif de cette communication est d'aborder la question des perceptions et représentations du paysage sensoriel de cette ville polymorphe, à travers l'étude d'essais et de mémoires rédigés par les voyageurs français pendant cette période. A côté d'écrivains reconnus, j'ai voulu inclure également dans mon corpus des auteurs moins connus<sup>5</sup>, dans le souci de rendre cette analyse polyphonique. J'ai lu ces récits de voyage à travers trois grilles de lecture. Celle tout d'abord de la géographie culturelle<sup>6</sup> visant à brosser l'aspect visuel, reconstituer le paysage sonore, retracer la carte olfactive d'une ville. Par la suite, j'ai voulu rendre cette approche plus dynamique et diachronique. Sous l'influence de l'histoire des sensibilités<sup>7</sup>, je me suis interrogé sur les facteurs qui avaient dessiné des perceptions sensorielles différenciées selon les individus et le contexte sociopolitique. Enfin, j'ai essayé de repérer les représentations véhiculées à travers ces perceptions sensorielles différenciées de « la belle du Bosphore ». J'ai été guidé dans mes pérégrinations dans les dédales de cet imaginaire, par les concepts des *post-colonial studies*, notamment celui de l'orientalisme. Dans ce domaine, ma réflexion fut nourrie à la fois par sa définition et élaboration dues à Edward Saïd<sup>8</sup>, mais aussi par les critiques que ce concept suscita au sein de la communauté scientifique<sup>9</sup>.

**Tableau :** Liste de voyageurs dont les mémoires sur la ville d'Istanbul composent le corpus de cette étude

Voyageurs	Activité professionnelle	Période de séjour à Istanbul
About Edmond	écrivain, journaliste	1884
Barth Hermann	architecte	1906
Bauzon Jules	médecin	1910
Bertrand Louis	écrivain, essayiste	1910
Bibesco Marthe Lucie	écrivaine	1905-8
Chateaubriand	écrivain	1806
Chmielenski Constant	peintre	1903
De la Rochefoucauld Gabriel	critique littéraire	1904

<sup>5</sup> Il s'agit d'une méthodologie inspirée par les travaux de Sarga Moussa sur l'étude des récits de voyageurs français qui se rendent en Orient pendant le XIXe siècle.

<sup>6</sup> Sur la géographie culturelle, ses concepts, ses approches méthodologiques et ses domaines de recherche, voir Jean-Robert Pitte, *Géographie culturelle*, Paris, Fayard, 2006 et Mike Crang, *Cultural geography*, London, New-York, Routledge, 1998

<sup>7</sup> L'histoire des sensibilités doit beaucoup aux travaux d'Alain Corbin sur la construction socioculturelle et historiquement contingente des perceptions sensorielles des individus. Voir Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille : l'odorat et l'imaginaire social XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1982, et Alain Corbin, *Les cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994

<sup>8</sup> Edward Saïd, dans son ouvrage, *Orientalism*, New York, Vintage books, 1979, propose trois définitions de l'orientalisme. Il attribue tout d'abord cette appellation à toute recherche ou étude sur l'Orient. Ensuite, il définit l'orientalisme comme un mode de pensée basé sur une distinction ontologique et épistémologique entre l'Orient et l'Occident. Enfin, il perçoit également l'orientalisme comme un discours s'autorisant à établir ce qu'est l'Orient dans une perspective de domination sur lui.

<sup>9</sup> Pour une lecture critique du concept de l'orientalisme, voir Daniel Varisco, *Reading orientalism : said and the unsaid*, Seattle, London, Washington University Press, 2007, et Inge E. Boer, *After orientalism : critical entanglements, productive looks*, Amsterdam, Rodopi, 2003

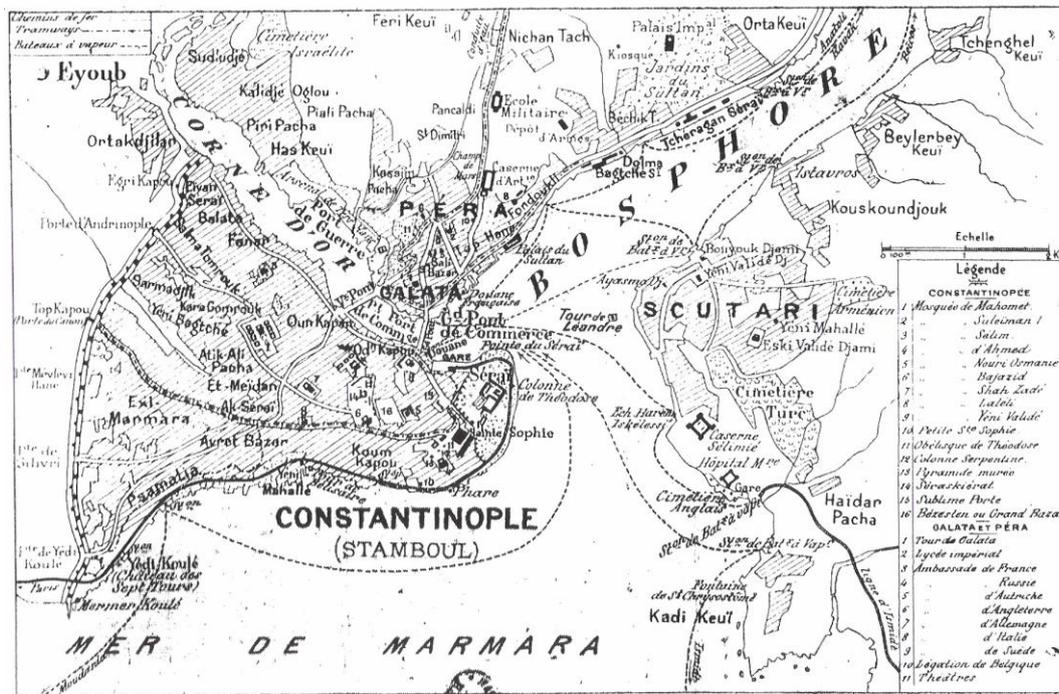
Deschamps Gaston	archéologue, écrivain, journaliste	1913
Diehl Charles	historien, byzantiniste	1898
Enault Louis	journaliste, écrivain	1855
Eudel Paul	négociant, collectionneur, chroniqueur d'art	1872
Farrère Claude	officier de la marine, écrivain	1902-20
Flaubert Gustave	écrivain	1849-1851
Gasparin Valérie de	philanthrope, écrivaine	1867
Gautier Théophile	écrivain	1855
Gide André	écrivain	1914
Jousset Paul	géographe	1893
Lamartine	écrivain	1832-33
Letellier Victor	diplomate	1826-1833
Loti Pierre	officier de la marine, écrivain	1890-1913
Marcheubeus	architecte	1839
Millaud Albert	journaliste, écrivain	1873
Monmarché Marcel	écrivain	avant 1914
Morand Paul	écrivain	1922
Mylès Henri	écrivain	1913
Nerval Gérard de	écrivain	1843
Roger Noëlle	journaliste, écrivaine	1914
Riol Jules	écrivain	1901
Thalasso Adolphe	critique d'art	1908
Tinayre Marcelle	écrivaine, journaliste	1909
Trotignon Lucien	écrivain	1893

## Descriptions sensorielles récurrentes de la ville

Au mois d'août 1904, le navire qui amène Gabriel de la Rochefoucauld sur les rives du Bosphore, s'amarre en face de Galata. Le plan l'initie à la topographie de la ville « nous avons Stamboul derrière nous, Pera et Galata en face de nous et la Corne d'Or sur notre gauche avec les ponts qui relie les villes nouvelles à la ville ancienne<sup>10</sup>. » (voir carte 2).

**Carte 2** : Plan des différents quartiers de la ville d'Istanbul au début du XXe siècle

<sup>10</sup> Gabriel de la Rochefoucauld, *Constantinople avec Loti*, Paris, impr. nouvelle, 1928, p.34



CARTÉ-PLANS DE STAMBOUL, PÉRA, GALATA ET SCUTARI.

**Source :** Chmielenski Constant (dit Constant de Tours), *Le Train d'Orient et les voyages par terre et par mer de Paris à Constantinople*, Paris, 1903

### Des carrefours sensoriels

Dans la ville de Constantinople de l'époque, il y a des lieux qui interpellent simultanément plusieurs sens des voyageurs-narrateurs. C'est le cas de la vallée des Roses, derrière les montagnes de Büyükdere, destination de prédilection pour Lamartine qui se délecte de « cette délicieuse vallée (...) arrosée d'une source où les Turcs viennent s'enivrer d'eau, de fraîcheur, de l'odeur des roses, et des chants du bulbul ou rossignol<sup>11</sup> ». Mais c'est surtout le pont de Galata, qui captive la curiosité sensorielle des voyageurs. Comme un bon badaud le pèlerin Jules Riol se hâte d'y aller. Il est desservi à souhait par « un perpétuel grouillement humain ; je ne vois que le fameux pont de Londres capable de rivaliser avec celui ci pour l'effet de la cohue ; mais à Londres c'est un pêle-mêle de points gris sur fond gris qui défile ; ici le pêle-mêle est multicolore et ensoleillé<sup>12</sup> ». La même profusion sensorielle, chez le journaliste et romancier Louis Enault qui au milieu du XIXe siècle résume ainsi son impression : « un commerce d'une incroyable activité se débat dans ces rues étroites, puantes, grouillantes et fourmillantes ; c'est un va-et-vient sans repos, un tohu-bohu qui vous assourdit, un mouvement de la foule qui vous donne le vertige<sup>13</sup> » le tout agrémenté de quelques « coups de poings, coups de coudes, bousculades<sup>14</sup> ». Autre haut lieu de croisement et de mélange entre les différents sens, le bazar. Lamartine entre en 1833 « dans les rues sales et populeuses d'un bazar de Péra. (...) tous les costumes et toutes les langues de l'Orient se heurtant à l'œil et à l'oreille ; par-dessus tout cela, les aboiements des chiens nombreux qui remplissent les places

<sup>11</sup> Voir les extraits des souvenirs de voyage de Lamartine, dans Jean-Claude Berchet, *Le voyage en Orient : anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1985, p.466

<sup>12</sup> Jules Riol, *A Jérusalem par Athènes et Constantinople, notes de voyage*, Paris, impr. de G. Sauleau, 1901, p.44

<sup>13</sup> Louis Enault, *Constantinople et la Turquie, tableau de l'empire ottoman*, Paris, Hachette, 1855, p.384

<sup>14</sup> Hermann Barth, *Constantinople*, Paris, H. Laurens, 1906, p.10

et les bazars<sup>15</sup> ». En dehors des carrefours sensoriels spatiaux, il y a aussi des carrefours sensoriels temporels. Il s'agit surtout de moments festifs, celui du ramadan où la ville s'illumine la nuit à une époque où le système d'éclairage à gaz n'est pas encore suffisamment développé et regorge de couleurs, de parfums et de goûts. « Les lanternes de couleurs suspendues au-dehors, les peintures et les dorures rafraîchies, les pâtisseries surtout, les confiseurs, les marchands de jouets d'enfants et les bijoutiers étalant toutes leurs richesses, voilà ce qui, partout, éblouissait les yeux<sup>16</sup> » se souvient Gérard de Nerval avant d'ajouter : « partout des frituriers, des marchands de fruits ou d'épis de maïs bouillis (...) ainsi que des vendeurs de baklavas<sup>17</sup>. ». Autre moment de pandémonium sensoriel, la fête du printemps, *Hidirellez*, qui nous est relatée par le peintre Adolphe Thalasso : « femmes et jeunes filles, de tous âges, de toutes classes, de toutes confessions, (...) confondues pour un jour, s'en vont, dans le soleil levant, rendre hommage à la nature. (...) Les hauteurs de Nichan-Tach et de Kiat-Hané, en Europe, les hauteurs de Tchamlidja et de Boulgourlou, en Asie, se bigarrent des costumes tchinghianés, à la note criarde<sup>18</sup> » Et lors le soleil monte au zénith « c'est l'heure où, comme de petites fées, les haneums assaillent les bois ombragés d'aliziers et de térébinthes<sup>19</sup>. ».

### Les cinq sens d'Istanbul

Issus d'une civilisation qui a placé la vue au sommet de sa hiérarchie sensorielle<sup>20</sup>, les premiers contacts des voyageurs avec la ville sont monopolisés toutefois par leurs impressions picturales<sup>21</sup>. Chateaubriand dans son *Itinéraire*, contemplant le Bosphore, ce kaléidoscope merveilleux, consacre la triade chromatique et géométrique qui sera vénérée par ces héritiers, « les cyprès, les minarets et les mâts des vaisseaux (...) s'élevaient et se confondaient de toutes parts<sup>22</sup>. » La palette visuelle des voyageurs évoque les couleurs des aliments, des bâtiments, des vêtements<sup>23</sup>. Dans ses boutiques des fruitiers « resplendissent l'or des raisins, le corail des piments, la pourpre des tomates, le grenat des jujubes, l'améthyste épiscopale des aubergines<sup>24</sup>. » Du côté du quartier de Péra, le regard d'un architecte qui visite Istanbul en 1839 est charmé par les « maisons particulières bariolées de jaune et de rouge » s'élevant au milieu de cyprès et de platanes.<sup>25</sup> Pour sa part, Pierre Loti croit avoir saisi la quintessence chromatique de la ville dans la contemplation d'une mosquée dans le quartier du Top-Hané : « elle est toute réchampiée de blanc et de jaune très tranchés, deux nuances absolument turques (...) à ces deux couleurs des monuments, il faut ajouter (affirme-t-il) le vert cru de ces

---

<sup>15</sup> Lamartine, *op.cit.*, p.457

<sup>16</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Paris, Imprimerie Nationale, 1997, p.215

<sup>17</sup> *Idem*.

<sup>18</sup> Adolphe Thalasso, "*Déri sé'adet*", ou *Stamboul, porte du bonheur, scènes de la vie turque*, Paris, H. Piazza, p.137

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.140

<sup>20</sup> Pour une étude concernant la hiérarchisation des sens au XIXe siècle, voir Nélia Dias, *La mesure des sens : les anthropologues et le corps humain au XIXe siècle*, Paris, Aubier, 2004

<sup>21</sup> Sur la primauté de la vue dans la perception des paysages urbains ottomans par les voyageurs français, voir Serhat Uluğlı, *L'image de l'Orient turc dans la littérature française : les idées, les stéréotypes et les stratégies*, Istanbul, Isis, 2007, p.114

<sup>22</sup> Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dans Jean-Claude Berchet, *Le voyage en Orient : anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1985, p.449

<sup>23</sup> Comme le souligne Irini Apostolou, *L'orientalisme des voyageurs français au XVIIIe siècle: une iconographie de l'Orient méditerranéen*, Paris, PUPS, 2009, le siècle des Lumières « témoigne d'un intérêt particulier pour l'homme oriental dont l'apparence physique et vestimentaire, joue un rôle fondamental dans la perception de son identité ». p.361

<sup>24</sup> Edmond About, *op.cit.*, p.78

<sup>25</sup> Marchebeus, *Voyage de Paris à Constantinople par bateau*, Paris, A. Bertrand, 1839, p.141

grandes plaques, chamarrées d'inscriptions d'or, qui surmontent inévitablement tous les portiques, toutes les fontaines<sup>26</sup>. »

Quant au paysage sonore, les bruits du port résonnent fréquemment dans les récits des voyageurs. « A quai, les sirènes des navires (...) la vapeur parle. Elle a mille intonations changeantes<sup>27</sup> » s'exclame la princesse Bibesco, qui visite la ville à une époque où les sociétés étrangères se disputaient la suprématie dans le trafic maritime. Louis Enault témoin d'une ère d'avant l'avènement des sons industriels nous transmet plutôt des échos associés à la présence d'oiseaux et il écrit que : « les goélands attentifs surveillent les repas des matelots ; les mouettes suivent en poussant des cris de joie, le sillon des caïques, pendant que les alcyons plaintifs volent en longues files étroites<sup>28</sup>. ». A l'autre bout de l'échelle acoustique, Chateaubriand remarque que « comme on marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, presque point de métiers à marteau, le silence est continu<sup>29</sup>. ». Cette impression est toutefois nuancée par un de ses contemporains, Victor Letellier, diplomate et connaisseur de la ville d'Istanbul qui constate que : « de temps à autre (...) ce silence est interrompu par les chants purs (...) qui du haut des minarets appellent les fidèles à la prière, par les cris rauques des marchands qui parcourent les rues ou par les invocations monotones des mendiants assez nombreux<sup>30</sup>. ». Cette ambiance sonore est complétée par la présence d'une polyphonie linguistique qui conduit Théophile Gautier à comparer Constantinople à une tour de Babel, où le grec, le turc, l'italien et le français sont parlés dans Péra par des gamins polyglottes<sup>31</sup>.

De la mémoire olfactive du grand romancier-voyageur se dégage aussi une des odeurs les plus diffuses dans les écrits sur Istanbul du XIXe siècle : « les vapeurs du *latak* et du *tombola* montent en spirales parfumées des *chiboucks*, des *narghilés* et des cigarettes, car tout le monde fume à Constantinople, même les femmes<sup>32</sup> ». Les réminiscences aromatiques des voyageurs français, sont en général associées à des fragrances particulièrement prononcées : « l'Orient Express traînait dans la nuit son public tri-hebodmadaire. (...) le parfum de Paris se dispersa tandis que réapparurent les odeurs tenaces d'Orient ; la rose et la bergamote poivrée<sup>33</sup> » écrit Paul Morand, tandis qu'Edmond About déambulant le long des boucheries, des cafés, des gargotes, des épiceries ou des *baccals* (épiceries), dans le quartier du Top-Hané, estime que leur « seule odeur fournirait douze chapitres à M. Zola<sup>34</sup>. ». Ces expositions de l'odorat sont parfois vécues comme des supplices « que peuvent faire endurer à des nerfs délicats tous les âcres fumets d'une cuisine en plein vent, la graisse du rôti et le beurre des fritures, les viandes à l'étal, que le vent balance au bout de leurs chaînettes de fer, les poissons de la veille et les fromages sans date.<sup>35</sup> ».

Quant aux expériences gustatives, celles-ci sont dominées par l'impression d'une cuisine très pimentée<sup>36</sup>. Très souvent les voyageurs se laissent tenter par la découverte de nouvelles

<sup>26</sup>Sophie Bach (ed.), *op. cit.*, ..., p.52

<sup>27</sup> Bibesco Marthe Lucie Lahovary, *Les Huit Paradis. Perse, Asie mineure, Constantinople*, Paris, Hachette, 1911 (1908), p.304

<sup>28</sup> Louis Enault, *op. cit.*..., p.415

<sup>29</sup> Chateaubriand, *op. cit.*..., p.450

<sup>30</sup> Letellier Victor, *Voyage et itinéraire à Constantinople, chez les Lazzes en Géorgie, dans une partie de la Perse et de la Russie, de 1826 à 1833*, Paris, A. Bertrand, 1840, p.173

<sup>31</sup> Théophile Gautier, *Constantinople*, Paris, Michel Lévy, 1853, p.79

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.90

<sup>33</sup> Paul Morand, *Ouvert la nuit*, Paris, éditions de la Nouvelle revue française, p.75

<sup>34</sup> Edmond About, *op. cit.*..., 1884, p.78

<sup>35</sup> Louis Enault, *op. cit.*..., p.384

<sup>36</sup> Constant Chmielenski, *Le Train d'Orient et les voyages par terre et par mer de Paris à Constantinople*, Paris, Société française d'éditions d'art, 1903, p.122

sensations et à l'instar du médecin Jules Bauzon goûtent à « deux boissons populaires, le raki, sorte d'anisette, (...) et à un autre mélange, dont le nom nous échappe, à base de sirop de cerises, plus ou moins alcoolisé. Nous nous sommes tenus à ces deux dégustations, et nous avons préféré revenir au café turc<sup>37</sup> ». Celui-ci est consommé à profusion, d'autant plus que comme nous raconte Gérard de Nerval l'approvisionnement de la ville en eau se faisait difficilement jusqu'au milieu du siècle: « de sorte qu'en raison de la rareté de cet élément, il s'est établi à Constantinople une école de buveurs d'eau, gourmets véritables, au point de vue de ce liquide. On vend, dans ces sortes de boutiques, des eaux de divers pays et de différentes années. L'eau du Nil est la plus estimée, attendu qu'elle la seule que boive le sultan ; c'est une partie du tribut qu'on lui apporte d'Alexandrie ; elle est réputée favorable à la fécondité ; l'eau de l'Euphrate un peu verte, un peu âpre au goût, se recommande aux natures faibles ou relâchées. L'eau du Danube, chargée de sels, plaît aux hommes d'un tempérament énergique<sup>38</sup>. ». On retrouve l'eau évoqué dans les extraits concernant les souvenirs tactiles liés au séjour stambouliote. L'art de se baigner marque profondément les esprits, à tel point que Maxime du Camp déclare que : « seuls les Turcs savent se baigner ; nous, nous croyons avoir tout fait en nous plongeant dans une étroite cuve de zinc remplie d'eau jaunâtre, pour eux il n'en est point ainsi ; le bain est une fonction indispensable de leur existence<sup>39</sup> ». Les plaisirs du corps massé, frotté, lustré, intriguent les voyageurs, tout comme l'habitude des convives portant leurs mains dans les assiettes et disséquant délicatement avec leurs ongles les articulations des viandes bouillies ou rôties<sup>40</sup>. Enfin, la pratique des rues pavées de la capitale ottomane, est à maintes reprises commentée dans les récits de voyage. Cette sensation corporelle est magistralement mise en scène par l'auteur dramatique Albert Millaud, quand il s'enflamme : « Mais quel pavé ! figurez-vous les ornières les plus boueuses, les pierres les plus aigues, les galets les moins ronds. (...) le désenchantement suit de près l'extase, on se sent brisé dans les jointures, piqué depuis l'orteil jusqu'au talon, les souliers se couvrent de poussière (...)»<sup>41</sup> ».

## Des perceptions sensorielles plurielles de la ville

Tous ces témoignages pourraient éventuellement nous permettre d'établir des cartes sensorielles de la ville d'Istanbul au XIXe siècle ou plus précisément de reconstituer la géographie des sens de cette ville telle qu'elle a été perçue, vécue et retranscrite par les auteurs-voyageurs. Car si les sens d'un lieu urbain existent par eux-mêmes<sup>42</sup>, exactement comme les faits historiques d'ailleurs, les récits de voyage nous révèlent plutôt leur perception et représentation qui varie en fonction de l'individu-narrateur et de la saison ou de l'époque historique où ils sont saisis. Cet individu a ses propres sensibilités sensorielles, ses orientations idéologiques, ses affinités esthétiques et il visite la ville à un certain moment de son évolution historique. Le vocabulaire d'un peintre et d'un médecin, n'est pas forcément le même, les associations établies entre les différentes perceptions sensorielles ne sont pas obligatoirement univoques entre un romantique, et un positiviste, entre un homme et une femme ou en fonction de la prédisposition affective de l'écrivain à l'égard de cet Ailleurs et

<sup>37</sup> Jules Bauzon, *Impressions et souvenirs de voyage, Budapesth, Constantinople, Athènes*, Chalon-sur-Saône, E. Bertrand, 1910, p.97

<sup>38</sup> Gérard de Nerval, *op.cit.*,..., p.237

<sup>39</sup> Maxime du Camp, *Souvenirs et paysages d'Orient*, 1848, dans Jean-Claude Berchet, *Le voyage en Orient : anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1985, p.478

<sup>40</sup> Marcel Monmarché, *De Paris à Constantinople*, Paris, Hachette, 1921 (avant-guerre), p. lvii

<sup>41</sup> Albert Millaud, *Voyages d'un fantaisiste. Vienne, Le Danube, Constantinople*, Paris, Michel Lévy frères, 1873, p.218

<sup>42</sup> Voir Robert Dulau, Jean-Robert Pitte, *La géographie des odeurs*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.7

de l'Autre qui l'habite. Ainsi un turcophobe comme André Gide, exprime sa difficulté à laisser libre élan à ces capacités sensorielles : « ô Corne d'Or, Bosphore, rive de Scutari, cyprès d'Eyoub ! au plus beau paysage du monde je ne saurais prêter mon cœur, si je n'y puis aimer le peuple qui l'habite<sup>43</sup>. ».

### **Liées à l'individu (profil sociodémographique, sensibilités culturelles, affinités idéologiques)**

Cette prédisposition négative de la réception d'un paysage sensoriel est fustigée par la comtesse de Gasparin quand s'adressant aux futurs visiteurs d'Istanbul, elle les avertit : « ah ! qu'ils ne viennent point ici, les gens au regard court, dont l'œil incessamment ouvert sur les choses de l'aspect se fait aveugle pour l'idéal. Ceux-là, pas une tache de boue ne leur échappe ; ils comptent les fêlures de la vitre ; la moisissure sort pour eux des murailles ; mille objets repoussants s'échelonnent sur leur chemin ; les chiens leur aboient aux jambes, des loques sordides se frottent à leurs habits (...) l'odorat souffre, la vue pâtit ;<sup>44</sup> ». Il s'agit de commentaires s'appliquant également à la perception différenciée par les uns et par les autres des traditions musicales de la ville. A propos de la musique des derviches hurleurs, la comtesse de Gasparin pense que : « les dilettanti qui vont trois fois la semaine tapoter discrètement du bout de leur canne le plancher des Italiens la trouveront parfaitement ridicule<sup>45</sup> » tandis qu'elle au contraire, l'apprécie. Le bagage et les goûts culturels de chaque voyageur interviennent dans sa perception des sens de la ville. Très souvent, les visiteurs d'Istanbul ne font que reproduire les sensations de leurs illustres prédécesseurs érigées en règle absolue de la grammaire sensorielle. « Lisez Théophile Gautier et lisez Nerval. Ils ont essayé de colorier cet inventaire, d'éclairer cette nomenclature<sup>46</sup> » incite ainsi Albert Millaud ses contemporains. Dans ses notes, une voyageuse en Turquie, Marcelle Tinayre, esquisse avec des touches impressionnistes la silhouette de Stamboul : « contre le ciel pâle, la ville semble tout en hauteur, comme un décor de théâtre. On dirait qu'elle n'a pas d'épaisseur et qu'un ciseau fantaisiste a découpé sa silhouette qui se brise, ondule, s'élance en minarets aigus, se renfle en dômes prodigieux, depuis les obscurs cyprès d'Eyoub. La fumée des bateaux stagne, immobile, comme une mousseline emmêlée et déchirée, d'un gris transparent, sur les eaux lourdes, dans l'air humide. Et Stamboul semble flotter, suspendu dans la vapeur, lointain, presque irréel<sup>47</sup>. ». De son côté, Gabriel de Rochefoucauld, faisant référence à une autre sensibilité picturale, estime que la vie intense de la Corne d'Or est « stimulée par la couleur, par une lumière qui prend les teintes dorées, brioche, d'un Fragonard ou de certain Watteau<sup>48</sup> ». La saison de la visite participe elle aussi de la déclinaison distincte des perceptions sensorielles. De retour à Istanbul au mois de mai, Pierre Loti constate que jamais auparavant il ne s'y était rendu à la splendeur de mai, et « cette verdure neuve, ces fleurs partout (...) ce ciel aux nuances très douces, ces grappes de roses, ces jasmins qui retombent des murs<sup>49</sup> » constituent autant de nouvelles sensations pour lui.

### **Liées au contexte sociopolitique dans l'Empire Ottoman et en France**

---

<sup>43</sup> André Gide, « La marche turque » dans *Journal 1889-1939*, Paris, N.R.F., p.400

<sup>44</sup> Valérie de Gasparin, *A Constantinople*, Paris, Michel Lévy frères, 1867, dans Jean-Claude Berchet, *Le voyage en Orient : anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Paris, Robert Laffont, 1985, p.550

<sup>45</sup> *Ibid.*, p.564

<sup>46</sup> Albert Millaud, *op.cit.*..., 1873, p.211

<sup>47</sup> Marcelle Tinayre, *Notes d'une voyageuse en Turquie jours de bataille et de révolution, choses et gens de province, premiers jours d'un nouveau règne, la vie au harem*, Paris, Calmann-Lévy, p.9

<sup>48</sup> Gabriel de la Rochefoucauld, *op.cit.*, ..., p.44

<sup>49</sup> Pierre Loti, *op.cit.*..., p.53

En dehors et à côté des critères culturels personnels, il y a des événements sociopolitiques dont les conséquences modifient la géographie des sens de la ville. Les réformes décidées par les différentes autorités ottomanes tout au long du XIXe siècle<sup>50</sup>, et leur degré d'application variable selon les différents quartiers, constituent un des facteurs majeurs entraînant des perceptions sensorielles différenciées dans l'espace et à travers le temps. Gérard de Nerval qui visite la capitale ottomane au temps des *Tanzimat*<sup>51</sup>, repère des disparités spatiales concernant la mise en place des projets urbanistiques, semblables à ceux promus par les adeptes du mouvement hygiéniste en France de la même époque. Ainsi, affirme-t-il, dans « l'asiatique Scutari (...) les inventions nouvelles d'assainissement, de pavage ou de cailloutage, les trottoirs, les lanternes, les voitures attelées de chevaux que l'on voit à Stamboul sont considérés là comme des innovations dangereuses<sup>52</sup> ». Même constat, concernant les modes vestimentaires, où le costume de la réforme y est presque inconnu, dans ce que l'écrivain considère comme le faubourg Saint-Germain de Constantinople. Opposition chromatique à caractère idéologique, toujours sensible à la fin du siècle comme l'atteste Paul Jousset, qui est confronté à la juxtaposition entre les couleurs de la jeune Turquie, redingote noire, fez rouge, à celles de la vieille Turquie, turban, babouches jaunes ou rouges, ample tunique de soie vert et jaune<sup>53</sup>.

Autre séquence importante de la vie politique dont les retombées sont visibles, audibles et tangibles, l'organisation de la vie économique. L'anecdote racontée par Albert Millaud au sujet de la vente du tabac en offre une illustration parfaite. Dans sa route vers la capitale ottomane, l'auteur est séduit par les superbes étalages de cette matière qu'il rencontre dans les villes provinciales et où des gigantesques piles de latakié brun, de dubèque jaune comme de l'or, et de tombe-ki doux et parfumé comme des cheveux de femme se tassent sur des comptoirs. Cependant en arrivant à Constantinople, il est surpris de ne plus voir chez les marchands de tabac ces étalages délicieux : « Tout était morne chez le marchand de tabac (...) qu'était-il arrivé ? La Régie : la terrible Régie avait mis sa main tyrannique sur l'industrie des tabacs. Le gouvernement turc, pressé d'argent, a vendu à une Société la ferme des tabacs ; et quand nous arrivâmes à Constantinople il y avait deux jours que le monopole avait commencé. Ce qui valait 100 piastres l'ocque, en vaut actuellement 400 ; ce que le Turc payait 20 paras lui revient aujourd'hui à 60. Ajoutez que le tabac est mauvais (...) et que l'on vend cacheté dans de petits paquets, ce qui ôte aux amateurs le plaisir de choisir la qualité de leur tabac<sup>54</sup>. ».

## Représentations sensorielles 'orientalistes' de la ville

Suite à l'établissement au milieu du XIXe siècle de la Dette publique<sup>55</sup> et l'exacerbation d'antagonismes entre les grandes puissances pour le contrôle des ressources premières ainsi

---

<sup>50</sup> Parmi cette série des réformes, on pourrait évoquer la réforme vestimentaire sous le règne de Mahmud II, les réformes dans l'administration et l'organisation de l'Empire promulguées sous le règne d'Abdülmeçid en 1839 et aboutissant à la rédaction d'une Constitution Ottomane en 1876, les réformes des Jeunes-turcs suite à la révolution de juillet 1908. Une des caractéristiques communes de toutes ces réformes était la volonté de leurs instigateurs d'organiser la société ottomane en fonction des principes sociopolitiques structurant les sociétés de l'Europe occidentale.

<sup>51</sup> Il s'agit du terme turc-ottoman désignant la série de réformes administratives et institutionnelles inaugurées par le sultan Abdülmeçid Ier en 1839.

<sup>52</sup> Gérard de Nerval, *op.cit.*, ..., p.248

<sup>53</sup> Paul Jousset, *Un tour de Méditerranée de Venise à Tunis, par Athènes, Constantinople et le Caire*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, p.83

<sup>54</sup> Albert Millaud, *op.cit.*, ..., p.293

<sup>55</sup> Sur la question de la dette ottomane au XIXe siècle, voir Christopher Clay, *Gold for the Sultan : Western Bankers and Ottoman finance, 1856-1881*, London, I.B. Tauris, 2000

que des infrastructures de l'Empire Ottoman, la dimension économique de la Question d'Orient entre dans sa phase la plus exacerbée. En même temps, les grandes puissances européennes de l'époque s'attribuent le titre d'Occidental, tout en reléguant à la catégorie d'Oriental tout Autre considéré comme non appartenant à leur sphère de valeurs et de modèles de vie. Dans cette démarche sémantique et symbolique, les représentations sensorielles de l'univers ottoman et de son centre par les voyageurs français du XIXe siècle, participent d'une vision orientaliste de l'Ailleurs.

### L'essentialisme sensoriel

Gaston Deschamps se promenant le long des rues voûtées du bazar 'Egyptien' est impressionné par un afflux de parfums exotiques évoquant un mirage de visions, très lointaines : « Cet appel de sensations est imprévu. On est à mille lieues du temps présent, de notre civilisation rigide, de nos tempéraments sobres de l'Occident<sup>56</sup>. ».

L'évocation d'un Occident sobre, présuppose l'existence d'un Orient lumineux, dont la ville d'Istanbul est censée résumer l'idéal. Il s'agit des termes à géométrie variable<sup>57</sup>, des constructions introuvables, des inventions invraisemblables. Dans cette perspective, l'Orient imaginaire, construction géopolitique<sup>58</sup> et culturelle des Orientalistes, n'existe qu'à travers le raisonnement et le regard 'occidental'. Le mot Orient en soi est une expression orientaliste en tant qu'entité territoriale mais aussi en tant qu'unité sensorielle.

Car, cet Orient aurait une sonorité : « Dans les cafés, les musiques d'Orient : violons tristes, qui gémissent des mélodies à fendre l'âme ; cornemuses qui chantent de vieux airs, à voix aigre et plaintive<sup>59</sup> », soupire Pierre Loti.

Cet Orient aurait aussi un goût : « les cuisines avec leur plateau de cuivre garni de brochettes où fument les morceaux de viande grillée, où s'alignent les tomates farcies, où s'entassent les galettes, où s'arrondit la croûte appétissante du Kaïmak (crème prise) ; cette puissance de la couleur, cette variété des types nous donnent des éblouissements ; (...) et que c'est bien l'Orient ; qu'on se sent bien au centre d'un monde, les antipodes du nôtre ; (...)»<sup>60</sup> déclare la comtesse de Gasparin.

Dans la narration européenne de l'Orient il y a eu une tendance à le parer de caractéristiques qui lui sont présumées inhérentes, afin de mieux pouvoir l'assimiler à une altérité insoluble et absolue. « Rien d'amusant et de curieux (...) comme le quartier de Top-Hané » remarque Paul Eudel, avant de conclure que « tout cela va, vient, s'agite, grouille confusément ; c'est étrange, c'est nouveau, c'est l'Orient<sup>61</sup>. ».

Dans cette géographie imaginaire, l'Orient serait enfin assimilé à des couleurs et à des odeurs : « la ville pittoresque et grouillante où se mêlent tous les aspects, toutes les couleurs et toutes les senteurs de l'Orient ! c'est dans cette Stamboul lointaine, endormie au pied des vieux remparts, dans ces quartiers perdus, que couvrent de leur ombre séculaire les mosquées

---

<sup>56</sup> Gaston Deschamps, *A Constantinople*, Paris, Calmann-Lévy, 1913, p.200

<sup>57</sup> Terme employé par Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté, 1956-2000*, Paris, Gallimard, 2001. Sur les limites spatiales et les contours flous mouvants au fil des siècles, voir aussi, Irène Fenoglio-Abd el Aal (dir.), Marie-Claude Burgat, *D'un Orient à l'autre, les métamorphoses successives des perceptions et des connaissances*, Paris, éditions du CNRS, 1991

<sup>58</sup> Sur l'invention de l'Orient par les pays de l'Europe de l'Ouest, voir Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Minit, 1988

<sup>59</sup> Pierre Loti, *op.cit...*, p.64

<sup>60</sup> Valérie de Gasparin, *op.cit...*, p.554

<sup>61</sup> Paul Eudel, *Constantinople, Smyrne et Athènes, journal de voyage*, Paris, E. Dentu, 1885, p.111

de Sélim et de Mahomet, c'est là, bien plus que dans les rues peuplées d'une foule cosmopolite, qu'il faut venir pour retrouver quelque chose de la couleur d'Orient<sup>62</sup>. ».

### L'exotisme sensoriel

Pour les Orientalistes tels que le byzantiniste Charles Diehl, l'Orient rime avec exotisme mais non pas avec cosmopolitisme<sup>63</sup>. Les quartiers 'occidentalisés' à la fin du XIXe siècle, de Péra et de Galata n'arrivent pas à abreuver la soif pour le pittoresque oriental qui caractérise les visiteurs d'Istanbul.

« Au dessus de nos têtes, sur ces hauteurs qui nous dominent, le Péra cosmopolite va commencer d'éclairer ses grandes boutiques européennes aux étalages copiés sur ceux de Londres ou Paris, et continuera aux lumières, son va et vient de voitures à la façon d'Occident. L'approche du soir, au lieu de calmer là-haut l'agitation incessante de la vie, va l'exaspérer plutôt, à la lueur du gaz. Le faubourg très turc de Kassim-Pacha, aux vieilles maisonnettes tout orientales, aux petites boutiques anciennes, aux petits cafés qu'abritent des platanes...le saint faubourg d'Eyoub et du reste tout le grand Stamboul aussi va s'endormir, presque aussi paisible qu'aux siècles passés, tandis que le tapage d'Occident commencera dans les quartiers de la rive livrée aux infidèles (...) à Galata (...) cohue et tapage. Sur les pavés, mon cheval sautille, un peu effaré, au milieu des passants innombrables, dans le flot des fez rouges et des costumes de bure. (...) il y a un va et vient continu de voitures et de lourds tramways précédés de coureurs qui sonnent de la trompe. Il y a une odeur d'alcool, d'absinthe et d'anis<sup>64</sup>. ».

L'introduction de nouvelles couleurs, de nouveaux bruits, de nouvelles odeurs, de nouveaux goûts, de nouveaux gestes qui accompagne l'avènement de la modernité effraie et désole les partisans du pittoresque, les nostalgiques d'un ordre sensoriel pré-moderne. Ceux-ci, à l'instar d'un Pierre Loti, préfèrent priver une société des bienfaits des innovations et inventions techniques, afin de satisfaire à leur besoin de lieux muséifiés, et de sens momifiés, nécessairement associés dans leur imaginaire aux territoires qualifiés d'orientaux. La perception sensorielle de l'Ailleurs leur offre également l'occasion de lancer aussi leurs diatribes contre la société française de leur temps. Altérité et identité fonctionnent du coup ensemble dans la fabrication des représentations sensorielles<sup>65</sup>.

« Dans la vallée des Roses (...) les Arméniennes viennent le soir avec leurs familles s'asseoir sur leurs bords et prendre leur souper. Groupes ravissants autour des troncs d'arbres ; jeunes filles qui dansent ensemble ; plaisirs décents et silencieux des Orientaux. On voit que la pensée intime jouit en elle-même. Ils sentent la nature mieux que nous. (...) Notre peuple ne sent plus rien de ces voluptés naturelles ; il a usé ses sensations : il lui faut des plaisirs factices et il n'y a que des vices pour l'émouvoir<sup>66</sup>. ».

De même que les romantiques attardés et invétérés, fin de siècle, Lamartine est séduit par le paysage sensoriel qu'il parcourt à Istanbul, tout en se désespérant du résultat de la comparaison avec le Paris de son époque. Un romantisme début de siècle qui cherche

---

<sup>62</sup> Charles Diehl, *La Grèce, le Mont-Athos, Constantinople : notes et souvenirs de la croisière de l'Orénoque*, Nancy, Impr. de Berger-Levrault, 1898, p.93

<sup>63</sup> Selon Jean-Marc Moura, l'exotisme est l'art de montrer les hommes et des paysages différents, tandis que le cosmopolitisme est l'art de capter cette différence pour en faire le principe d'une nouvelle esthétique. Jean-marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p.10

<sup>64</sup> Pierre Loti, *op.cit.*,..., p.55-56

<sup>65</sup> Voir Maria Matilde Benzoni (dir.), Robert Frank (dir.), Silvia Maria Pizzetti (éds.), *Images des peuples et histoire des relations internationales*, Unicopli, Milan – Publications de la Sorbonne, Paris, 2008

<sup>66</sup> Lamartine, *op.cit.*,..., p.466

l'évasion loin d'un paysage sensoriel qu'il juge accablant, encombrant, artificiel pour aller à la rencontre de la nature, rejoint un romantisme fin de siècle, réactionnaire, dans le sens d'une réaction contre les valeurs des Lumières positivistes, de la République laïque, du progrès technologique. Ces éléments d'une critique de la modernité sont déjà perceptibles dans la lamentation de Théophile Gautier : « tous les diables l'industrie, le commerce et la civilisation qui produisent les rouges si lyophiles, des bleus si acariâtres, des jaunes si insolents, et troublent pour je ne sais quel gain la sereine harmonie des tons de l'Orient. Quand je pense que je rencontrerai sans doute ces horribles étoffes découpées en vestes, en gilets et en caftans, dans une mosquée, dans une rue, dans un paysage, dont elles détruisent tout l'effet par leurs couleurs insociables<sup>67</sup>. » ;

### L'hégémonisme sensoriel

A côté des nostalgiques d'un ordre pré-moderne, il y a ceux qui déplorent le décalage entre les deux équations mentales qui les amènent à considérer l'occidental comme égal au moderne, au civilisé en l'opposant à l'oriental équivalent au sauvage, à l'archaïque<sup>68</sup>.

En 1885, Paul Eudel, préfaçant la publication de son journal de voyage suite à son séjour à Istanbul, une dizaine d'années plus tôt, rassure ses lecteurs que ces rapides impressions de la vie quotidienne, restent toujours d'actualité car « si le siècle marche sans cesse vers le progrès, l'Orient ne se modifie guère<sup>69</sup>. ». L'immobilisme de l'Orient est encore une fois énoncée et va de pair avec sa supposée réfraction au progrès. Cela ne concerne pas bien évidemment les quartiers occidentalisés de la ville. Lucien Trotignon, se promenant dans la grande rue de Péra, à la fin du siècle, constate que : « là-haut le tableau change et l'on se retrouve en pleine Europe, correcte et banale ; des maisons à cinq ou six étages, (...) des magasins élégants, des romans de Georges Ohnet aux vitrines des libraires, des chapeaux de soie, des redingotes, des tramways, la gare d'un funiculaire ! le dernier mot de la civilisation enfin !<sup>70</sup> ». Pour ce voyageur contemporain de Loti, mais qui par opposition à lui, se montre très méprisable vis-à-vis de la communauté musulmane, la civilisation est synonyme d'Occident. De l'autre côté : « l'Orient tout entier vous monte au nez en fumées de pastilles du sérail, pour vous verser ses ivresses compliquées. Ces poudres jaunes et grises ont l'air mauvais. Ces bâtons de souffre font peur, ces fruits, gonflés par la sève trop forte des flores torrides, donnent une espèce d'inquiétude. Voici l'abelmosque ou graine d'ambrette la résine odorante du balsamier de Ceylan. On comprend que des peuples saturés d'illusion par ces odeurs, surchauffés par des climats ardents, aient ébauché, dans leurs songes vagues, des rêves de volupté et de sang, d'amour et de mort<sup>71</sup>. ».

Ces perceptions et représentations sensorielles de la ville d'Istanbul, développées par des voyageurs qui à l'instar d'un Gaston Deschamps, sont plutôt hostiles à l'Empire Ottoman, permettent la reproduction de deux leitmotivs qui colonisent l'imaginaire occidental par rapport à l'Orient : sa sensualité lascive et sa violence excessive. Dans ce siècle de voyageurs impérialistes, selon l'expression de Rana Kabbani<sup>72</sup>, la domination politique et l'exploitation économique des territoires qualifiés d'orientaux de la part des grandes puissances, nécessitaient une certaine justification morale de leurs opérations. Cette justification se reflète dans la notion de mission civilisatrice. Bien sûr, tout voyageur allant vers des contrées

---

<sup>67</sup> Théophile Gautier, *op.cit.*, ..., p.127

<sup>68</sup> Voir Jean Scillinger, Philippe Alexandre (éds.), *Le barbare : images phobiques et réflexions sur l'altérité dans la culture européenne*, Bern, P. Lang, 2008

<sup>69</sup> Paul Eudel, *op.cit.*, ..., p.VIII

<sup>70</sup> Lucien Trotignon, *L'Orient qui s'en va, Égypte, Palestine, Syrie, Constantinople, notes de voyage*, Paris, A. Savine, p.153

<sup>71</sup> Gaston Deschamps, *op.cit.*, ..., p.199

<sup>72</sup> Rana Kabbani, *Europe's myths of Orient: devise and rule*, London, MacMillan, 1986, p.6

constituant des colonies ou des semi-colonies, n'était pas un agent conscient de l'impérialisme et toute représentation de l'Autre ne s'effectuait pas dans une volonté d'apologie de l'action diplomatique des pays conquérants<sup>73</sup>. Néanmoins, très souvent, les commentaires des voyageurs concernant leur perception des sens des lieux visités, prennent l'allure de jugements de valeur et d'énonciation d'un classement dans une pyramide sensorielle, dont le sommet est occupé par l'Occident.

Dans les ruelles sombres du jardin des Petits-Champs, « éclatent les appels discordants d'une musique enragée. Dans d'horribles beuglants, cafés-concerts (...) glapissent avec effort des chanteuses sans voix, sans talent<sup>74</sup> » ainsi, Paul Jousset renseigne ses lecteurs, reprenant une ritournelle déjà chantée par ses prédécesseurs, tandis qu'en même temps, la cuisine stambouliote dans le guide bleu d'avant la Grande Guerre, est qualifiée de plutôt « épicée que raffinée<sup>75</sup> », la définition du goût raffiné étant incompatible dans cette échelle des représentations avec la cuisine orientale.

## Conclusion

Les discours à travers lesquels les cinq sens de la ville d'Istanbul ont été exprimés et communiqués, dans les récits de voyage français au cours du XIXe siècle, élaborent, les règles d'une grammaire de la perception de l'altérité sensorielle. Ces règles donnent lieu à un orientalisme sensoriel exprimée comme essentialisme, c'est-à-dire, l'invention d'un topos sensoriel oriental, comme exotisme, une volonté de s'évader d'un ici sensoriel et comme hégémonisme, une tendance à imposer ses propres sensibilités comme référence à l'aune de laquelle seront jugées les caractéristiques du paysage sensoriel de l'Ailleurs. Toutes ces représentations sont bien évidemment déclinées dans l'espace et sont redevables du contexte historique qui les voit naître, aussi bien par rapport à la vie sociopolitique ottomane mais aussi française. Elles reflètent enfin, les préoccupations et considérations personnelles des voyageurs qui se rendent sur les rives du Bosphore à la recherche des lieux qui hantent depuis fort longtemps l'imaginaire collectif français.

---

<sup>73</sup> Zachary Lockman, *Contending visions of the Middle East: the history and politics of Orientalism*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2004, p.74

<sup>74</sup> Paul Jousset, *op.cit.*, ..., p.80

<sup>75</sup> Marcel Monmarché, *op.cit.*, ..., p. lv